

il ne peut exister un tel mouvement sans le désir de renouer des liens sensibles avec la Nature.

Ces remarques n'entament en rien l'intérêt de connaissance émancipatoire (Jürgen Habermas) qu'il y a à lire attentivement le livre salutaire de Michel Blay.

Jacques Luzi



Frédéric Metz

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ENSEIGNEMENT
DES SCIENCES NATURELLES, DANS LES ÉCOLES, AU
DÉBUT DU XXI^e SIÈCLE OU LE PLONGEUR DE PÉLASGE
Pontcerq, Rennes, 2021

Laides, baveuses et souvent difformes, les photocopies à partir desquelles les enfants, aujourd'hui à l'école, au collège ou au lycée, sont contraints de se représenter le monde qui les entoure, ont la couleur du deuil, l'apparence de la ruine. Elles disent abruptement, salissantes entre les doigts et hostiles à toute précision comme à toute sensualité, un double processus de rationalisation et d'économie du regard admirablement décrit par Frédéric Metz dans son dernier ouvrage : l'économie d'une rencontre avec le monde fondée sur la pluralité des visions singulières, la rationalisation subséquente d'un luxe d'images colorées dès lors ravalé à son expression la plus étique, sinon la plus vulgaire, poussé même jusqu'à sa disparition, son invisibilité.

Le processus n'est pas récent, ses deux ou trois siècles de développement, ceux de la science moderne, sont rigoureusement restitués dans ces *Quelques considérations sur l'enseignement des sciences naturelles, dans les écoles, au début du XXI^e siècle ou Le plongeur de Pélasge*. Face à cette conception nouvelle du monde alors intrinsèquement menacée par l'émerveillement devant les formes et leurs matières, par leur volupté, par leur pouvoir de faire se lever le désir chez tout un chacun, la science va progressivement imposer un travail d'ascèse, voire de frustration (si l'on veut bien lire Bachelard, ici àprement discuté), pour rendre définitivement caduque une vision « d'emblée et toujours *Éros* ».

La connaissance du monde se jouera donc « à yeux clos » (Leibniz), dans l'isolement de laboratoires aveugles à la diversité de ces mondes extérieurs désormais réduits — pauvres animaux, pauvres plantes, pauvres vivants — à des fonctions, des lois, des théorèmes uniformisés. Cet aspect ne serait au demeurant aussi déplorable, c'est-à-dire à déplorer, s'il ne s'accompagnait d'un violent coup de force permanent qui, plutôt que

d'encourager la coexistence et le chevauchement de ces visions du monde distinctes et avec elles des perturbations propices à leur enrichissement mutuel, a toujours souhaité, à l'inverse, imposer l'une aux dépens de l'autre et reléguer dans l'ombre l'ample richesse subjective du regard au bénéfice d'une objectivité supposée de l'universel, maître *es* mesures et comparaisons. À ces fins, des remparts ont été systématiquement érigés, qu'ils se nomment dispositifs, appareils, protocoles expérimentaux ou écrans de contrôle, tous cherchant à isoler de tout affect, c'est-à-dire de toute rencontre, une évaluation mathématique du monde qui, de fait, se décline toujours plus à l'aveugle, de statistiques en algorithmes, d'archétypes en applications. Où l'imprévisible et son ingénuité pouvaient incontinent surgir, l'on substitua sans ménagement le prédictible, soit l'encadrement strict de réponses modélisables plutôt que de s'ouvrir aux possibles, au risque de leur utopie.

À la profusion visible du divers immaîtrisé s'opposèrent ainsi des logiques internes rationalisées où le semblable ne s'embarrasse plus du chatoiement des apparences, mais reste identique, structurellement, d'une espèce à l'autre, se rattachant à des lois générales rétives à l'énigme des écarts. Des « traits parasites » ou des « aspects irréguliers » de l'expérience, il fallut donc se « débarrasser » (toujours Bachelard) pour n'avoir plus affaire qu'à une expérience normalisée : non plus être en quelque relation avec une telle expérience, mais bien n'avoir plus affaire(s) qu'avec elle en effet, processus de monétarisation. Mort donc à l'accueil du spectacle de la nature qui pourrait s'offrir gracieusement à nous, mais longue vie à l'épuisement de ses richesses, à son assèchement programmatique : « Et nous commençons alors à apercevoir que ce à quoi fondamentalement s'en prennent science et pédagogie modernes [...], ce n'est en réalité rien moins qu'au soubassement essentiel et constitutif de la donation originare du monde — c'est-à-dire, au sens strict : à *la perception*. Elles s'en prennent au *fait* du monde ; au fait qu'un monde se donne à nous, dans la perception. »

Une conséquence de ces différents mouvements, très subtilement décryptés par la plume acérée de Frédéric Metz, est d'évidence posturale, visible aujourd'hui dans les rues de nos grandes villes comme au beau milieu des campagnes où les portables font désormais office de boîte à herboriser, qualités, saveurs ou odeurs devenues apparemment indispensables ! Il s'agit là d'abaisser le regard aux deux sens du terme, mais selon une seule et même injonction autoritaire : baisser son acuité, l'entraîner dans des zones grises privées de lumière où plus rien ne se laisse distinguer et l'abaisser dans son orientation corporelle, refuser qu'il s'élevât librement vers l'horizon de l'autre pour le maintenir ainsi servilement proche de ces sols, stériles s'il en est, que sont devenus les

écrans (le dernier ouvrage d'Annie Le Brun et Juri Armanda, *Ceci tuera cela. Image, regard et capital*, en témoigne abondamment).

Mais une autre conséquence, plus fondamentale encore, grève pour ainsi dire l'expérience que nous éprouvons du monde d'une cécité d'avance, une cécité qui, si elle se livre au passage d'une parenthèse fugace, n'en marque pas moins le cœur de l'ouvrage : « (Alors les animaux auraient commencé de disparaître, avant que les conditions écologiques les fassent disparaître physiquement de nos espaces. C'est qu'ils avaient disparu dans notre science, qui guide notre regard, notre conduite, nos égards — notre activité.) »

La science, et la pédagogie moderne qui lui aura emboîté le pas pour préparer l'élève au « monde du travail administré selon les lois du management des êtres, des ressources et des compétences », sacrifiant le sensible au principe du rendement et à la mise en équation, auront donc d'abord réussi à rendre invisible ce qui pourtant s'offrait là sous nos yeux et à notre portée — une rencontre singulière et sensible avec le monde — avant, aujourd'hui, d'en constater la disparition, avec force diagrammes et colonnes renseignées. L'importance de ce livre est de mettre au jour ce mécanisme implacable de destitution de la perception au profit de données-écrans vidées de tout rapport sensible à un monde par ailleurs allègrement massacré. Et de montrer cela à l'œuvre dans les moindres recoins des programmes scolaires d'aujourd'hui où certes, il s'agit toujours pour la science de voir ce qui se passe, « mais [de] le voir *comme si la vue n'existait pas* ».

Comment mieux dire les aveuglements qui nous guettent alors, ceux que nous ne cernons pas encore pour les avoir relégués dans des formes d'impensés d'où il sera ensuite trop tard de vouloir les extraire, sinon post-mortem. Bien sûr, les Canguilhem, Foucault, Husserl, Merleau-Ponty ou encore Jünger⁵, abondamment cités et commentés ici, ont été clairvoyants à cet égard, des Jean-Christophe Bailly ou des Vinciane Despret le sont encore aujourd'hui, mais les réflexions de Frédéric Metz n'en demeurent pas moins précieuses pour ressaisir à neuf les logiques

5. Souvent cité et retraduit par Frédéric Metz, c'est un Ernst Jünger qui n'est pas sans évoquer les *Réveries sur un chasseur de cicindèles* que lui consacra jadis Jean-Michel Palmier (Hachette, Paris, 1995). Rappelant son initiation à l'observation de la nature par un instituteur « comme il en existait alors », Palmier commente : « Les maîtres n'étaient pas diplômés en psychopédagogie mais savaient reconnaître les arbres. Ils apprenaient aux enfants à ouvrir les yeux, à observer les roches et les plantes. [...] Aujourd'hui, cela fait rêver » (p. 160). Il indique encore : « La fascination que l'entomologiste éprouve pour l'étrangeté des formes, la richesse des couleurs s'apparente à l'émerveillement de l'enfant. Jünger y voit aussi l'expression de l'ultime révolte contre la mathématisation de la nature, qui ne la saisit plus qu'en termes de courbes et de statistiques, le désenchantement du monde dont parlait Max Weber » (p. 181).

sous-jacentes. Elles montrent aussi combien recouvrer la vue n'est pas chose aisée, combien c'est un travail d'apprentissage au long cours que les pédagogies passées et présentes n'ont pas seulement négligé mais d'abord et avant tout volontairement écarté, se satisfaisant finalement de formater des yeux « qui ont perdu, pour ainsi dire, le pouvoir de regarder⁶ ». Et comme cet apprentissage ne peut se faire sans rencontrer le monde, sans s'y exposer à la richesse de sa diversité, celle-ci ayant déjà pour beaucoup disparu, recouvrer la vue s'apparentera désormais pour nous à une plongée dans les profondeurs du peu qui nous reste, fors l'ivresse et les splendeurs de jadis, attentifs seulement aux petits riens, à leur éclat surprenant, aux maigres touches de couleur déchirant la pénombre. Peut-être la science pourra-t-elle alors nous venir ici en aide ? À supposer, d'abord, qu'elle recouvre la vue.

Florent Perrier



Jean Lavigne, Plop et KanKr, Christophe Cassou
et Frank D'Amico

REGARDS CROISÉS SUR UN PRÉCIPICE IMMENSE...
DANS LES ÉMOTIONS DE LA TERRE
Climat, biodiversité. Une question sociale
Association Montagnes insolites, 2023

Cet ouvrage est le fruit d'une belle rencontre, celle d'un photographe passionné de montagne — Jean Lavigne —, de deux scientifiques — Christophe Cassou, climatologue, et Frank D'Amico, spécialiste de la biodiversité — et de deux dessinateurs de presse — Plop et KanKr —, et accompagne une exposition itinérante. Ensemble, ils réfléchissent aux effets du changement climatique, à sa réception au fil du temps, des époques et des saisons. L'ouvrage comprend différentes sections qui mêlent photographies, dessins, textes inédits des coauteurs et extraits de textes de Glenn Albrecht (*Les émotions de la Terre*), Robert Castel (*Les métamorphoses de la question sociale*) ainsi que de Bruno Latour et Nikolaj Schultz (*Mémo sur la nouvelle classe écologique*).

Cet ouvrage nous alerte sur la crise écologique en cours à partir d'une réflexion très poétique et esthétique sur la disparition de la biodiversité,

6. Walter Benjamin au sujet de Charles Baudelaire : « Sur quelques thèmes baudelairiens » [1939], dans *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, Payot, Paris, 2002, p. 201.